

Avant-propos

Jean-François Chassay

L'immonde

Volume 26, Number 1 (76), automne 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201513ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201513ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Chassay, J.-F. (2000). Avant-propos. *Voix et Images*, 26(1), 5–6.

<https://doi.org/10.7202/201513ar>

Avant-propos

Un dossier sur l'immonde? Sur ce qui, par définition, apparaît sale et repoussant? Certains se demanderont peut-être pourquoi proposer un tel dossier aux lecteurs et quel intérêt nous pouvons trouver à cette lecture glauque de la littérature québécoise. Pourtant, la réponse tient en une petite phrase, popularisée par Gide et qu'il est parfois bon de rappeler: on ne fait pas de littérature avec de bons sentiments. Du gothique à Céline en passant par Edgar Allan Poe, Baudelaire, Artaud, Bataille, Beckett, la littérature a toujours cherché à rendre compte de ce que le discours social, en surface, cachait ou n'osait s'avouer. Faut-il rappeler ici que le succès largement « scandaleux » au cours des dernières années des romans de Michel Houellebecq en France et de Bret Easton Ellis aux États-Unis tient pour une large part aux procès d'intention qu'on leur a faits en tablant sur la dimension immonde de leurs romans? Faut-il rappeler également le débat intellectuel très polémique qui a été tenu autour du roman *The Tunnel* de William Gass — comment un aussi grand intellectuel a-t-il pu produire un personnage aussi dégoûtant, racontant au lecteur tout de ses fantasmes les plus pervers et de ses penchants politiques pour l'extrême droite? Voilà qui confortait de manière un peu facile — je me permets l'euphémisme — certains critiques de droite sur l'aspect superficiel, à leur sens, de la mouvanche littéraire postmoderne. On pourrait ajouter que l'immonde touche également des genres populaires comme le polar: voir à ce sujet l'œuvre de Maurice Dantec, celle de James Ellroy.

Ce dossier permet justement de constater, pour ceux qui en douteraient encore, que la littérature québécoise ne fait pas dans les bons sentiments — bref, si on veut bien me passer une tautologie, que la littérature québécoise s'avère une vraie littérature. Pendant longtemps, alors qu'elle était abusivement récupérée par le discours politique, on a insisté sur sa dimension positive, métaphore euphorisante du pays à bâtir. Quand on soulignait sa morosité, c'était du même souffle pour insister sur la représentation d'un échec que le roman avait pour but de présenter dans l'espoir que les Québécois seraient en mesure de le surmonter. Le roman devenait un miroir qu'il fallait fracasser pour passer à autre chose. Je caricature, certes, mais à peine.

Le dossier que propose dans ce numéro Anne Éline Cliche permet de voir précisément comment certains écrivains importants du Québec

contemporain se trouvent d'une tout autre manière dans la filiation de la modernité. Que ce soit à travers *Sainte Carmen de la Main* de Michel Tremblay où l'immonde se manifeste comme une violence qui détruit le lien à l'autre et à la communauté (Jacques Cardinal), dans l'abjection d'*Un rêve québécois* de Victor-Lévy Beaulieu (Geneviève Baril), par la honte qui se manifeste dans les romans de Julien Bigras (Simon Harel), dans la tension entre extrême pureté et saleté du réel chez Réjean Ducharme (Élisabeth Nardout-Lafarge) ou grâce au «démembrement de la langue» chez Claude Gauvreau (Julie Paquin), l'immonde devient un motif puissant permettant de penser le langage aussi bien que le réel qui entoure les personnages.

Deux des trois études qui accompagnent ce dossier éclairent des textes à partir d'une perspective historique. Celle de Marie Couillard et Patrick Imbert s'intéresse aux processus argumentatifs et rhétoriques qui autorisent les élites, au cours du XIX^e siècle, à parler au nom du peuple, dit souverain. Celle de Maurice Lemire offre un nouveau regard sur Laure Conan, avant tout biographique, qui s'appuie sur sa correspondance. Enfin, le texte de Richard Patry porte sur les termes étrangers francisés dans l'œuvre de Jacques Ferron. Le numéro est complété par nos chroniques habituelles.

Je vous souhaite une bonne lecture et vous invite à nous faire part de vos commentaires et de vos réactions.

Jean-François Chassay